Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 7 (1869)
Heft: 33

Artikel: Maria : mémoires d'une jeune fille : [suite]
Autor: J.Z.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-180470

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Maria.

Mémoires d'une jeune fille.

VI

Le médecin qu'on fit venir secoua la tête, et montrant les livres de dévotion qui étaient sur une corniche vers la fenêtre, il dit tout bas à la bonne vieille qu'il ne restait pas d'autre remède que celui-là. Après avoir prescrit quelques remèdes pour calmer la mourante, il se retira. Près du dernier moment, ma mère revint à elle. Elle prit la main de notre hôtesse, puis la mienne, et nous regarda d'un air expressif qui signifiait : « Sois sa fille; soyez sa mère. » La vieille promit de me garder. Le fils et son épouse en firent autant. Alors ma mère, dans un suprême effort, plaça sa main sur ma tête, et prononça, aussi bien que sa faiblesse le lui permettait, ces mots : « O Dieu! maintiens-la dans la piété, afin qu'un jour elle entre aussi dans l'éternité. » Ceci l'avait épuisée. L'agonie survint, le râle se déclara et elle s'éteignit avec la même douceur qui avait caractérisé toute sa vie. Les bonnes gens qui m'avaient recueillie me donnèrent toutes ces consolations dont le christianisme est si riche. Ils m'adoptèrent et me firent donner une bonne instruction. Cette heureuse existence dura deux ans et demi, au bout desquels la bonne vieille mourut. Sa belle-fille ne lui survécut que six mois. Cette dernière, atteinte de consomption, dépérissait déjà lors de mon entrée dans la maison. Son mari avait engagé une servante nommée Judith, suprêmement belle, et connue dans toute la contrée sous l'épithète de « belle Judith. » Souvent la mourante surprenait des œillades entre son mari et cette fille; des soupirs avaient même frappé ses oreilles. Pour une épouse aimante, cette infidélité était un crève-cœur. Elle en mourut plus vite. A peine avait-elle fermé l'œil, que Judith se hâta de vêtir le cadavre de haillons, disant que l'orgueil finit avec la vie et qu'il n'est point nécessaire de donner de bons vêtements en pâture aux vers du sépulcre. A la vue de cet acte, à l'ouïe de ces paroles, je compris, je sentis profondément, qu'à dater de ce moment, j'étais bien réellement orpheline. Comme on pouvait s'y attendre, au bout de six mois, mon père adoptif épousa la belle servante; elle l'avait fasciné, et pourtant la profonde tristesse qu'il montra le jour de ses secondes noces, témoigna assez qu'il sentait l'énorme distance qui séparait sa douce et vertueuse première femme d'avec la dure, la méchante, l'ambitieuse Judith. La maison changea entièrement; la vie calme, simple et religieuse disparut; la gronderie aigre, un luxe orgueilleux, la lésinerie la remplacèrent. Bientôt mon père adoptif, qui m'avait d'abord protégée contre Judith, finit par laisser l'odieuse créature faire de moi tout ce qu'elle voulait. Il était entièrement soumis à cette méchante femme. C'était comme un poids sur son âme, un poids qui brisait en lui toute force. Au bout d'un an, Judith se trouva mère d'un beau garçon, et pour la première fois un rayon de la sérénité d'autrefois parut sur la figure de mon père adoptif. Je me réjouissais de prodiguer mes soins à l'enfant, mais Judith me chassa d'auprès du berceau, comme si j'eusse eu la lèpre. Avant la naissance de ce fils, elle s'était montrée dure et sévère à mon égard. Une fois devenue mère, elle se montra ouvertement haineuse et amère; elle me traita de mendiante, de parasite, d'avale-royaume, et je ne mangeai plus une bouchée de pain qui ne fût arrosée de larmes. Mainte fois le dépit et l'impatience pensèrent m'entraîner, mainte fois une réponse un peu vive me vint sur les lèvres, mais alors retentissaient à mes oreilles, comme une hymne céleste, les premières paroles que ma mère m'avait fait adresser au ciel, et cela me ramenait à celle qui me les avait apprises, et à l'inépuisable patience qu'elle n'avait cessé de montrer au milieu des plus amères douleurs. Alors le calme et la résignation renaissaient en moi, j'exécutais avec résignation même les plus rudes travaux qu'il plaisait à Judith de m'imposer. L'esprit de ma défunte mère m'accompagnait et me protégeait.

Mon père adoptif avait un petit troupeau de chèvres remis aux soins d'un pauvre garçon, depuis le printemps jusqu'à l'automne. Judith trouva qu'un chevrier était superflu et que je pouvais très bien garder les chèvres. Mon père adoptif me communiqua cette décision d'un air embarrassé, et comme j'acceptai avec joie ce nouvel emploi, je vis que son cœur en était soulagé. Comment n'aurais-je pas accepté avec plaisir une occupation qui me retiendrait neuf mois de l'année loin de l'empire d'une odieuse marâtre, en me procurant un calme et un repos dont je sentais vivement le besoin.

Souvent, dans les beaux jours, j'avais accompagné Hans sur la montagne et j'avais envié le repos que l'on goûte dans ces solitudes. Ce fut avec le soulagement d'un captif libéré que j'accompagnai, pour la première fois, mes chèvres pétulantes et mutines le long des parois des rochers, sur des sentiers que les chèvres et les habitants des Alpes peuvent seuls franchir sans être pris de vertige. Là-haut, sur le pâturage enclos de rochers, parsemé des pierres qui tombent de temps en temps du haut de la montagne, je planais sur l'espace. Toutefois mes yeux se portaient de préférence sur l'endroit où reposaient les restes de ma mère et de ces deux autres femmes qui m'avaient tant aimée. Si près du ciel, je me plaisais à contempler ce séjour où tous ceux qui ont aimé doivent se réunir un jour pour ne plus se séparer.

L'Alpe est une région fantastique. Partie à la pointe du jour de mon antre nocturne, je franchissais, avec mes chèvres, la région encore occupée par le brouillard du matin; arrivée à mon château aérien, je ne pouvais encore rien distinguer. Au-dessus de la nappe blanche des vapeurs de la plaine, j'apercevais la cime du Sentis dorée par les premiers rayons du soleil. D'autres montagnes moins élevées formaient des îles sombres au-dessus des vagues du brouillard. De temps en temps, une éclaircie se faisait dans ce voile nébuleux, et je voyais apparaître à travers la brume un village avec son clocher et ses jardins, ou bien un groupe de touristes qui, armés de leurs bâtons des Alpes, étaient en train d'escalader quelque sommité. Enfin, le soleil, dans toute sa majesté, dissipait tous les fantômes de la nuit et restait, seul, seigneur et maître de la nature imposante qui s'étalait à perte de vue sous mes pieds. Quelquefois, en revanche, les brouillards, opposant une vive résistance au soleil, se massaient dans les gorges des Alpes. Leurs noirs escadrons prenaient position dans le ciel. Le feuillage des arbres frémissait et s'agitait sans qu'il fît le moindre vent. Enfin l'éclair fendait la nue, la foudre serpentait dans l'espace, le roulement du tonnerre se faisait entendre, et, répété de rocher en rocher, grondait sans interruption autour de moi; la pluie tombait par torrents, et les plantes rafraîchies relevaient la tête en répandant mille parfums. Dans ces moments, je me réfugiais avec mes compagnes cornues dans une des nombreuses grottes dont les Alpes sont parsemées, et là, mes chèvres, reconnaissant en moi un esprit protecteur, me prodiguaient leurs caresses. Je les leur rendais bien; tirant de mon sac un pain de seigle et une provision de sel, je leur faisais partager un repas où régnait en revanche la plus folâtre cordialité.

(La suite au prochain numéro.

La livraison d'*août* de la Bibliothèque universelle et Revue suisse vient de paraître à Lausanne et contient les articles suivants : I. Fleuves et torrents des Alpes. — Les travaux de défense, par M. *Emile Cuénod*, ingénieur. — II. Jean-Jacques Rousseau au Val-de-Travers, par M. *Fritz Berthoud*. (Cinquième partie.) — III. De l'origine de la domesticité des animaux, par M. *Roger de Guimps*. (Deuxième partie.) — IV. Le christianisme libéral, par M. *Ed. Tallichet*. (Troisième et dernière partie.) — V. Le presbytère de Nœddebo. Scènes de la vie rurale en Danemark, par *Henrik Scharling*. (Troisième partie.) — VI. Causeries parisiennes. — Bulletin littéraire et bibliographique. — Vie de Jean Diodati, par *E. de Budé*. — Eléments de l'art d'écrire, par *C. de la Harpe*. — Annuaire de la littérature historique suisse, par *Gérold Meyer de Knonau*. — Divinité de la religion chrétienne, par *Marc Briquet*. — Annuaires appenzellois.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve, à Lausanne.

L. Monnet. — S. Cuénoud.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE